de moutons et de chameaux. La vue d'un si riche butin éveilla la jalousie des autres croisés, qui allèrent piller les fertiles campagnes de Gaza. Les plus aventureux des croisés se trouvèrent tout à coup en présence d'une armée musulmane, et, sans espoir d'être secourus par leurs compagnons, ne craignirent pas d'affronter un ennemi redoutable; plusieurs périrent sur le champ de bataille : Simon de Montfort, le comte de Bar tombèrent avec les plus braves chevaliers dans les mains des infidèles. Après cette défaite, aucun des princes croisés n'osa risquer de nouveaux combats; on n'entendait plus dans l'armée chrétienne que des complaintes qui déploraient les misères de la croisade. Le légat du pape et le clergé censuraient dans leurs sermons l'esprit orgueilleux et jaloux des chefs, et ne cessaient de prier le Seigneur Jésus-Christ de réveiller en eux le zèle de la croix et l'enthousiasme des guerres saintes. L'oisiveté enfanta des vices et des discordes qui durent faire désespérer de cette expédition. Heureusement pour les colonies chrétiennes que les musulmans étaient aussi divisés entre eux, et qu'ils n'attaquèrent point le territoire des Francs. Les princes et les barons, après être restés plusieurs mois sous la tente, ne songèrent plus qu'à retourner dans leur pays; ils traitèrent séparément avec les Sarrasins, et firent la paix comme ils avaient fait la guerre. Les uns conclurent un traité avec le sultan de Damas, les autres avec le sultan d'Égypte; dans leurs négociations, ils obtinrent de nouveau pour les chrétiens la possession des saints lieux. Mais la délivrance de Jérusalem, qu'on avait conquise si souvent et qu'on ne pouvait conserver, n'était plus reçue parmi les fidèles avec les mêmes transports de joie; le comte de Champagne, les ducs de Bretagne et de Bourgogne furent remplacés par Richard de Cornouailles, frère de Henri III et neveu de Richard Cœur-de-Lion. Celui-ci ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé; tout ce qu'il put obtenir de son expédition fut de faire enterrer les croisés tués à la bataille de Gaza.

Tels sont les derniers événements de cette croisade, qui vit se succéder quatre pontificats, et qui dura près de trente années.

L'histoire des croisades serait désormais d'un moindre intérêt pour nous s'il ne nous restait à montrer un grand et saint monarque combattant en Égypte avec sa noblesse, révéré des musulmans dont il devient le prisonnier, et mourant ensuite sur la côte africaine pour la cause de la croix. Nous allons raconter les deux expéditions de Louis IX.

CHAPITRE XXIX

INVASION DES TARTARES
— LA TERRE SAINTE ENVAHIE ET RAVAGÉE PAR LES KARISMIENS
— CONCILE DE LYON ET DÉPOSITION DE FRÉDÉRIC II — SEPTIÈME CROISADE —
EXPÉDITION DE LOUIS IX; PRÉPARATIFS DE SON DÉPART
(DE 1244 A 1253)

Dans le commencement du XIIIe siècle, les Tartares Mogols, conduits par Gengis, envahirent presque toute l'Asie; plus tard, les hordes innombrables de ces barbares traversèrent le Volga et se répandirent dans tout le nord de l'Europe. Elles désolèrent les rives de la Vistule et du Danube, elles menaçaient à la fois l'Allemagne et l'Italie. Le saint-siège voulut faire prêcher chez les Hongrois une croisade contre les Mogols; mais dans ce pays où les barbares avaient passé, il ne restait pas un évêque qui pût exhorter le peuple à prendre la croix. Le saint-siège voulut convertir les farouches conquérants, et leur envoya des disciples de saint François et de saint Dominique; les hordes victorieuses menacèrent le pape lui-même de leur colère. Frédéric, empereur d'Allemagne, leur envoya des ambassadeurs qui ne furent pas mieux accueillis. Le chef de l'Empire écrivit en même temps à tous les monarques chrétiens, pour les presser de réunir leurs efforts contre ce peuple, ennemi de tous les autres peuples; mais telle était la préoccupation des esprits, que l'approche d'un grand péril n'inspira point la résolution de

prendre les armes et de voler au-devant de l'ennemi commun. Si les barbares, disait saint Louis à la reine Blanche, arrivent jusqu'à nous, ils nous enverront en paradis, ou nous les enverrons en enfer. Tout ce que put faire alors la chrétienté fut d'ajouter aux litanies et répéter dans toutes les églises ces paroles : *Délivrez-nous, Seigneur, de la fureur des Tartares.*

Quoique l'esprit des croisades fût très affaibli, il dominait encore les pensées des rois et des peuples; l'Europe, violemment agitée par la lutte du sacerdoce et de l'Empire et menacée de la plus terrible des invasions, avait encore les yeux sur Constantinople et sur Jérusalem.

Les Tartares, dans leurs invasions, n'avaient point songé à Byzance, dont ils ignoraient même le nom; comme ils n'avaient aucune croyance religieuse, les stériles montagnes de la Judée, durent encore moins attirer leur attention. Mais tout l'Orient avait tremblé sous leurs pas; aucun pays, aucune nation ne put rester en paix. Un peuple que les successeurs de Gengis avaient chassé de la Perse, et qui cherchait une contrée où il pût s'établir, fut appelé en Syrie par le sultan d'Égypte, alors en guerre avec les musulmans d'Édesse et de Damas, et avec les Francs de la Palestine. Les hordes de Karisme accoururent dans la Judée, promise à leurs armes victorieuses. Jérusalem, où les chrétiens venaient de rentrer, tomba en leur pouvoir; tout le peuple fidèle fut massacré; peu de temps après, les chrétiens, réunis aux émirs de la Syrie, furent vaincus, et leur armée anéantie dans une grande bataille livrée près de Gaza.

Ce fut l'évêque de Beyrouth qui fut chargé d'apporter ces tristes nouvelles à Rome; le pape accueillit les plaintes des chrétiens de la Palestine, et promit de les secourir. Dans le même temps Baudouin II venait, pour la seconde fois, implorer les armes de l'Occident; Innocent ne lui refusa pas son appui : on lui demandait des secours contre les Karismiens, contre les Grecs schismatiques, contre les musulmans; il soutenait lui-même une terrible guerre avec Frédéric, et l'Europe avait à redouter l'invasion des Tartares. Le pontife ne recula devant aucun péril, et résolut d'armer le monde chrétien contre tous ces ennemis à la fois. C'est pour cela qu'il convoqua un concile général à Lyon.

Les évêques et les princes de l'Orient parurent à cette assemblée. Parmi les prélats on distinguait l'évêque de Beyrouth, qui venait déplorer les malheurs de la ville sainte. Parmi les princes on remarquait

l'empereur de Constantinople, Baudouin, sollicitant la compassion pour lui et pour son empire : Frédéric n'avait point négligé d'envoyer au concile des ambassadeurs chargés de le défendre contre les accusations d'Innocent. Le concile s'ouvrit le 28 juin 1245. Le pape, après avoir entonné le *Veni creator,* prononça un discours où il prit pour sujet les cinq douleurs dont il était affligé, comparées aux cinq plaies du Sauveur du monde sur la croix. La première était l'irruption des Tartares, la seconde le schisme des Grecs, la troisième l'invasion des Karismiens dans la terre sainte, la quatrième les progrès de l'hérésie, la cinquième enfin la persécution de Frédéric. Quoique le pontife eût placé les Mogols en tête de son discours, l'assemblée s'en occupa peu; les Tartares avaient reculé devant leurs propres ravages, et s'étaient éloignés de la Hongrie, dont ils avaient fait un désert. On se contenta d'inviter les peuples d'Allemagne à creuser des fossés, à élever des murailles sur le chemin des barbares; les plus grandes sollicitudes des Pères du concile furent pour Jérusalem et Constantinople. Une croisade fut prêchée pour la délivrance de l'une et de l'autre; l'assemblée ordonna que le clergé payerait le vingtième de ses revenus, le pape et les évêques le dixième; la moitié des bénéfices sans résidence fut spécialement réservée pour l'empire latin d'Orient.

On fit aussi dans le concile de Lyon plusieurs règlements pour arrêter les progrès de l'hérésie; mais Innocent était préoccupé d'une autre pensée. Des cinq grandes douleurs dont il avait parlé dans son discours, celle qui tenait le plus au cœur du pontife était la persécution de Frédéric. En vain l'Empereur promettait-il par ses envoyés d'arrêter l'irruption des Mogols, de rétablir dans la Grèce la domination des Latins, et d'aller en personne dans la terre sainte; en vain promettait-il de restituer au saint-siège tout ce qu'il lui avait enlevé, et de réparer ses torts envers l'Église. Le pape, qui avait de bonnes raisons pour ne pas croire à la sincérité de ses paroles, se montra inflexible, et ne voulut point détourner la *cognée prête à frapper.* Le procès terrible fait à Frédéric remplit plusieurs séances; Innocent prenant enfin le ton d'un juge et d'un maître : « Je suis, dit-il, le vicaire de Jésus-Christ; tout ce que je lierai sur la terre sera lié dans le ciel, suivant la promesse de Dieu au prince des apôtres. C'est pourquoi, après en avoir délibéré avec nos frères les cardinaux et avec le concile, je déclare Frédéric atteint et convaincu de sacrilège et d'hérésie, de félonie et de parjure, excommunié et déchu de l'Empire;